Entre *éros* et thanatos

Dans l'œuvre de Marie-Ange Guilleminot, partout, le corps est célébré dans une constante attention aux autres et à soi. Entretien

Marie-Ange Guilleminot célèbre le corps avec sensualité et gravité. Les formes qu'elle crée avec du textile sont chargées de désir. Désir qui, à la fois, voile et offre le corps, désir d'entrer en communication avec l'autre sans le bousculer, désir d'inventer des rituels qui positivent le monde.
L'une des traces tangibles d'une œuvre réalisée dans "l'espace" en 1994, le livre brodé, est présentée à la médiathèque François-Mitterrand de Poitiers du 10 novembre au 5 décembre. Le public pourra aussi découvrir les multiples facettes du travail de cette artiste lors de la grande exposition qui lui sera consacrée en 1999 au Confort Moderne, ainsi que le projet *Hiroshima Collection*. Au Japon, Marie-Ange Guilleminot a commencé à réaliser des répliques (en blanc) de vêtements portés le 6 août 1945 par des victimes de la bombe atomique. Ces vêtements ont été confiés par les familles au Hiroshima Peace Memorial Museum. Cette collection est destinée à être portée de façon anonyme, afin que chacun puisse témoigner de son engagement pour la paix dans la plus grande humilité.

Studio Pose, rue des Remises, Saint-Maur

L'Actualité. – Quelle est l'origine du livre brodé ?

Marie-Ange Guilleminot. – C'est le trousseau de la mariée célibataire sous la forme d'un livre de mouchoirs d'hommes. Sur chacun des dix mouchoirs est brodé une phrase d'un poème de Pierre Giquel écrit pour *Le Mariage de Saint-Maur à Saint-Gallen*. Cette cérémonie un peu particulière est celle de mon mariage célibataire célébré le 8 juin 1994. Ce jour-là, je portais une robe blanche ordinaire, en apparence seulement, car tout le long du vêtement chaque piqûre contenait un chapelet de plomb. Cela donnait un aspect gaufré, un peu comme une armure. Elle pesait environ huit kilos.
J'ai ainsi fait le voyage en avion, avec pour bagage mon billet et mon passeport. C'est une histoire entre deux hommes, l'un m'accompagnait au départ, l'autre à l'arrivée, avec un troisième, sous-jacent et absent. La veille du départ, je suis allée chez un photographe. Il était surpris de voir la mariée seule et tenta de me faire prendre une position alanguie ou joyeuse. Je tentais de résister, me sentant décalée. Une des photos, où m'échappe un sourire, est jointe au livre brodé.

Pourquoi un mariage célibataire ?

Pourquoi pas... Pour la simple raison que je suis célibataire.

Des collectionneurs utiliseront certainement ces mouchoirs comme pochettes de costume. Y a-t-il un mode d'emploi ? Comment les exposer ?

Surtout pas de mode d'emploi. On utilise des mouchoirs pour des besoins, quels qu'ils soient. J'aime le fait qu'il y ait des possibilités de détourner l'usage des objets.
Pour l'exposition, les questions se posent au

Propos recueillis par Carlos Herrera
Photos Marc Deneyer, Mytilus, Philippe Cazal, Marie-Ange Guilleminot

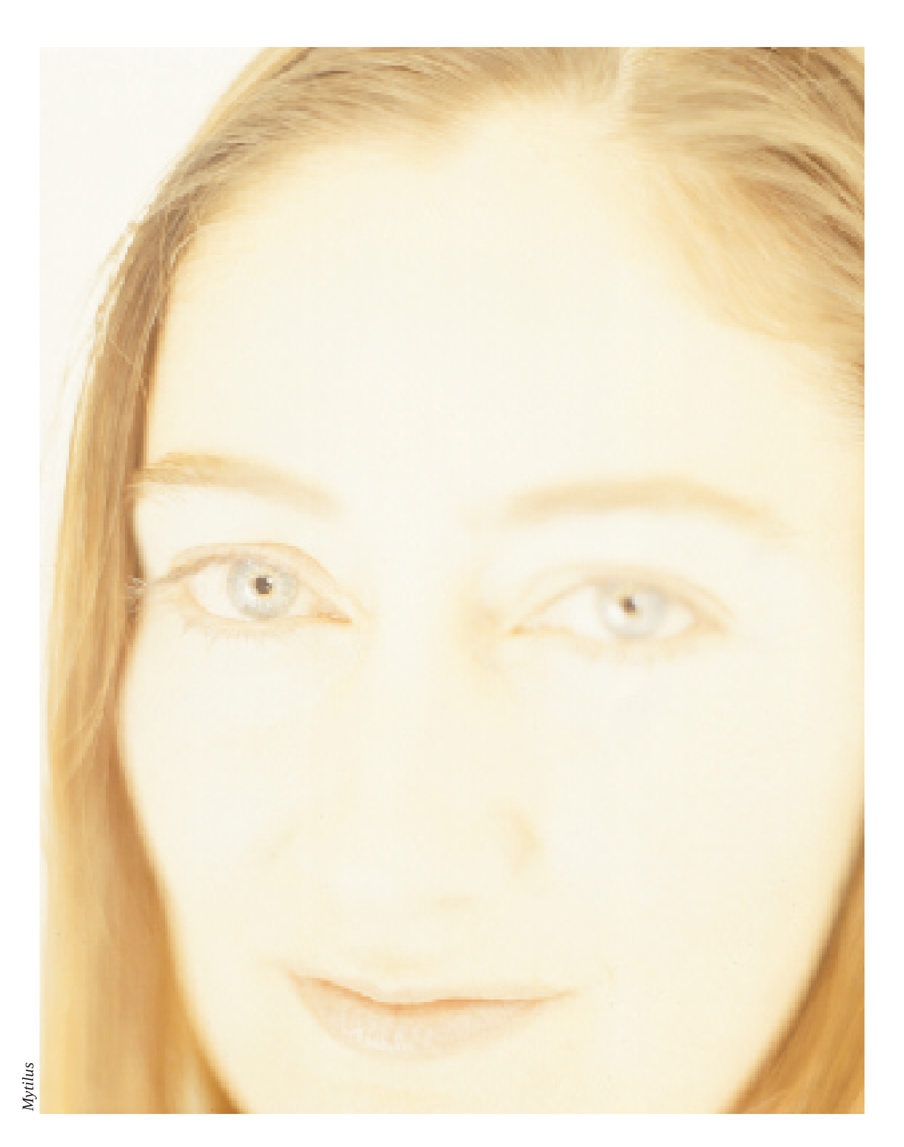
fur et à mesure. Ce n'est pas un livre ordinaire puisque cette broderie anglaise en fil blanc est faite à la main. Elle nécessite un temps et un savoir qui ne sont pas ordinaires non plus. Il faut donc respecter ce temps et cette main. Il me plaît de voir ces mouchoirs dans leur transparence. L'écriture est aussi belle sur l'envers que sur l'endroit. Les photographies de Marc Deneyer montrent bien cette qualité. Ces mouchoirs brodés tiennent à la fois de la membrane et du retournement.
Je pense aussi à la scène de *La Belle et la Bête* où les femmes étendent les draps. Le linge suspendu crée comme un trou dans le paysage, mais derrière lequel on peut aussi se cacher.

Ces questions sur le statut, la perception et la présentation ne sont-elles pas inhérentes à vos œuvres ?

A chaque fois qu'un musée achète une de mes œuvres, le problème est posé. Il faut définir son statut ou lui donner sa consistance dans l'espace et dans le temps. Chacun voit à sa manière et j'aime assez me laisser surprendre.
Lorsque le Fonds national d'art contemporain a acheté la robe de mariée, il a fallu déterminer les conditions d'exposition. Le lieu d'exposition, c'est d'abord le corps. Or une robe de mariée est destinée à n'être portée qu'une journée. Que devient-elle après ? Sera-t-elle portée par la fille qui naîtra de ce mariage ? Mais dans un mariage célibataire, il n'y a pas d'enfant, pas de ces enfants-là. Idéalement, cette robe de mariée pourrait être apportée afin que la personne puisse la soupeser et prendre conscience du poids du vêtement, qui devient comme un corps dans ses bras. Tout simplement, j'aime bien la voir posée sur une chaise ou sur une table, comme si elle venait d'être quittée. Cela exprime l'absence du corps.

Le meilleur exemple de cette vie imprévisible de l'objet, n'est-ce pas le «cauris», ce sac à dos fait à partir d'une paire de collants ?

Ce sac à dos est né d'un besoin. J'ai fait un sac avec ce que j'avais sous la main, une paire de collants en lycra, dont la matière élastique et résistante supporte toutes sortes de déformations. Avec une paire de ciseaux pour inciser la taille et des nœuds au bout des jambes, j'ai fait *mon* sac. Les gens le remarquaient, me posaient des questions. La meilleure façon d'expliquer étant de faire, j'ai alors montré le geste. Geste qui permettait aussi de me définir quand on me demandait quelle était la nature de mon



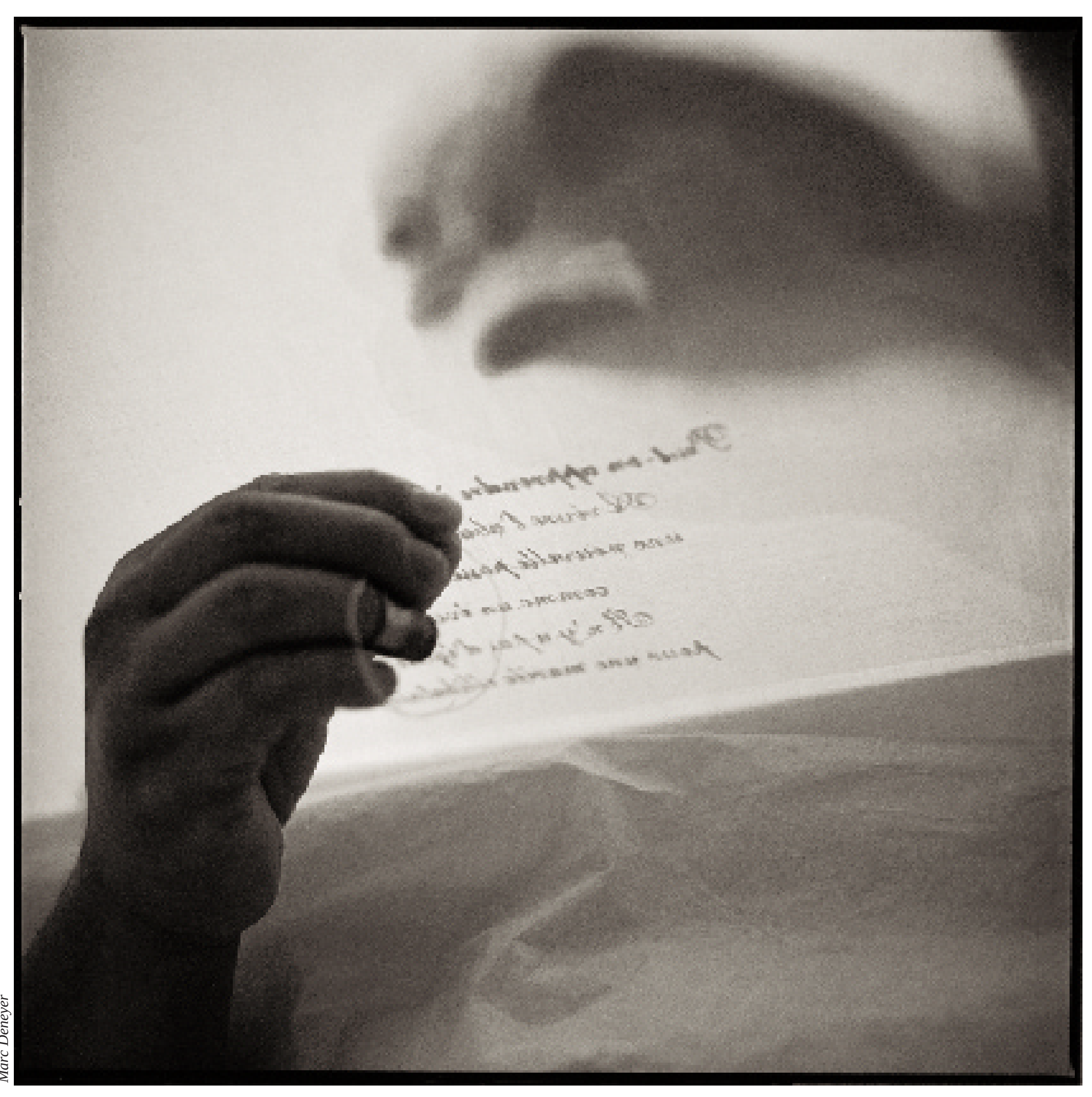
Mytilus

travail artistique. La répétition du geste n'est jamais ennuyeuse, je trouve toujours quelque chose de nouveau. J'ai découvert ainsi, en pliant le sac, qu'il pouvait prendre la forme d'un coquillage, le cauris, utilisé dans la sculpture africaine, qui symbolise la féminité et la fécondité et qui fut utilisé comme monnaie d'échange en Inde et en Afrique.
Ce geste, chacun peut se l'approprier. D'ailleurs, un schéma de réalisation est glissé dans chaque sac vendu. Au Mexique, j'ai montré comment le fabriquer à des enfants, dans la rue. Ils ont immédiatement compris et montré à d'autres enfants. Certains en font certainement commerce maintenant. Dans cent ans, ce sac sera peut-être un objet si banal qu'on ne saura plus d'où ça vient. C'est logique. Dans la vie quotidienne, nous utilisons tous des objets simples et pratiques sans savoir qui en est l'inventeur.

Comment est venue l'idée d'*Hiroshima Collection* ?

Lors d'un voyage au Japon, j'ai découvert le livre de Hiromi Tsuchida qui a photographié une centaine de vêtements et accessoires por-

Les mouchoirs de Marie-Ange Guilleminot ont été brodés au point plumetis à l'Atelier du Bégonia d'or, structure créée par Mme César, proviseur du lycée professionnel Gilles Jamain, pour développer l'emploi des jeunes diplômées, avec le soutien de la ville de Rochefort.



Marc Deneyer

tés par des personnes tuées par la bombe atomique, le 6 août 1945 à Hiroshima. Puis, j'ai vu ces vêtements dans les vitrines du musée commémoratif d'Hiroshima, une impression très physique – comme si je voyais les corps mêmes des victimes – et très pesante. J'ai éprouvé le besoin de les soigner, de les restaurer, puis l'idée de les refaire en blanc m'est venue, afin que d'autres personnes puissent porter quelques-uns de ces vêtements, de façon très humble.
Cela va bien au-delà du signe distinctif que l'on arbore afin de marquer son engagement pour une cause. Ici, ce qui m'importe, c'est de permettre l'acte de refaire et de «reporter» ces vêtements. Manière de redonner la vie, peut-être même d'envisager la vie. *Hiroshima Collection*, c'est à la fois perpétuer une mémoire – comme un monument portable – et l'assimiler à un quotidien, mais sans banalisation. Une expérience qui, de toute façon, restera quelque chose d'intime.

Pourquoi refaire ces vêtements en blanc ?

Il y a comme un aveuglement face à la couleur blanche. Ces vêtements, qui ont été irradiés, sont refaits en blanc dans un souci d'unité, mais dans un tissu dont le poids et la texture correspondent à l'original – ce qui n'est pas toujours facile car certaines matières n'existent pas en blanc, celle du costume militaire par exemple. Un vêtement blanc comme n'importe quel vêtement blanc, sauf pour celui qui le porte ou celui qui saura le reconnaître.
C'est peut-être un rêve de perpétuer une mémoire jusqu'aux limites de l'oubli, c'est-à-dire sans ostentation.

Vous avez porté une robe de cette collection à Hiroshima le 6 août dernier. Est-ce facile ?

L'été dernier, j'ai réalisé sept pièces à Hiroshima et j'ai porté la robe de Takeyo Hatamura le 6 août en me fondant dans la foule lors des cérémonies du souvenir. Je me sentais étrangère à moi-même. Je me disais que ce n'était pas tant la robe qui se remarquait que la manière de la porter. En effet, ce vêtement ne sert pas à te protéger ou à te mettre en valeur car il appartient à un autre corps, il est fait

pour et par un autre corps. Même s'il a été refait, il a été habité. Toi, tu entres dedans comme une étrangère. Tu sens le regard des autres et, peu à peu, tu oublies que la robe te serre un peu sous les bras, qu'elle est un peu trop haute à la taille. La robe commence à t'appartenir. Ton corps la fait à ses mesures. Il lui donne une nouvelle vie.
En cousant chaque vêtement, il était difficile – et pas seulement d'un point de vue technique – de le refaire en se mettant dans la personne disparue qui l'avait porté ; comme si j'étais en train de retrouver l'âme de cette personne. J'interprétais quelque chose qui n'était surtout pas un vêtement – c'est le cas de la robe que j'ai portée.
Il faut souligner que ces vêtements ont été fabriqués dans un contexte d'économie de guerre. Presque tous sont recyclés et déjà usés, faits à la main, la plupart du temps sans patron, et par des gens qui ne savaient pas coudre, ou très mal. Il y a donc des erreurs de fabrication et des rapiéçages.

Ces vêtements sont, d'une certaine manière, «restaurés». Quelles en sont les limites ?

J'essaie de comprendre quel était l'état du vêtement juste avant l'explosion de la bombe atomique, et aussi comment il a été fait. Si un bouton manque, j'essaie de deviner, en regardant, si ce bouton manquait avant. Je n'ai pas de règle pour cette marge d'interprétation. Chaque cas est unique. Par exemple, il y a une cagoule d'enfant. Tous les enfants avaient une cagoule pour se protéger en cas de bombardement. Visiblement, cette cagoule est recyclée à partir d'un kimono. Par déduction, il pourrait s'agir d'une manche de kimono.
La première opération consiste à créer un patron d'un vêtement irrégulier, ce qui est antinomique avec le principe de symétrie du patron. Je réaliserai chaque pièce de la collection – je me suis basée sur une trentaine –, puis il faudra rédiger un texte précis et utile accompagnant le patron, pour que chacun puisse ensuite construire le vêtement à son tour, reproduire les irrégularités, peut-être interpréter l'erreur. On pourra l'acheter comme n'importe quel patron, mais sur l'enveloppe j'aimerais que figure la photo de Tsuchida montrant le vêtement tel qu'il est, détruit. Et une étiquette, à coudre à l'intérieur du vêtement, mentionnera le nom de la personne qui le portait le 6 août 1945. ■


M-AG

Ci-dessus, des enfants de Guadalajara en train de fabriquer des cauris, sacs à dos réalisés à partir d'une paire de collants.
Ci-dessous, le 6 août dernier à Hiroshima, Marie-Ange Guilleminot porte, de façon anonyme lors des cérémonies du souvenir, la robe de Takeyo Hatamura, victime de la bombe atomique.


Philippe Cazal

S'engager avec une artiste

«L'art de Marie-Ange Guilleminot est un humanisme, affirme Dominique Truco, responsable des arts plastiques au Confort Moderne. Tous les artistes que je défends au Confort Moderne placent l'homme et la vie au centre de leurs recherches.» En 1994, D. Truco découvrait le n°0 du livre de mouchoirs brodés. En 1997, aucune autre édition n'existant, elle propose d'éditer à dix exemplaires le livre brodé (avec le soutien de la Drac et des souscripteurs), et bien d'autres projets. «Pour *Hiroshima Collection*, nous souhaitons accompagner Marie-Ange Guilleminot tout au long de ce travail pour que cette collection existe en France dès 1999 et ailleurs. L'idéal serait qu'*Hiroshima Collection* existe dans chaque pays, comme un monument pour la vie, un manifeste pour la paix. Nous souhaitons impliquer des établissements scolaires dans la réalisation de quelques-uns des vêtements, en particulier les lycées professionnels liés au stylisme et aux métiers de la confection. Cela pourrait donner lieu à de magnifiques projets d'établissement qui permettraient aux jeunes d'aborder des questions essentielles (la paix, le nucléaire, etc.) sous divers angles : histoire, civilisation, arts, littérature et cinéma, au travers notamment d'*Hiroshima mon amour* de Marguerite Duras et Alain Resnais. D'ores et déjà, deux lycées de Poitou-Charentes sont partenaires, Gilles Jamain à Rochefort et le Dolmen à Poitiers.»